

Le conflit de Jean Chrysostome avec la cour chez les historiens ecclésiastiques grecs

Chez Eusèbe, on a souvent critiqué son attitude peu distancée envers l'empereur Constantin¹. On peut se demander si cette attitude se référait à l'Empire et à la cour en général ou à la personne de Constantin en particulier, si c'était une adulation servile ou une conséquence inévitable du changement dans la politique religieuse, etc. En tout cas, cette attitude n'était pas appropriée et suffisante pour les prochaines générations d'historiens ecclésiastiques. Pendant le siècle après Eusèbe il y eut trop d'empereurs hétérodoxes, trop de conflits entre l'empereur et l'Église, ou au moins une certaine partie de l'Église. Il n'était donc plus possible d'écrire l'histoire ecclésiastique dans un esprit d'admiration irréfléchie envers l'empereur. L'historien Socrate raisonne sur l'interdépendance entre les affaires de l'État (τὰ δημόσια) et les affaires de l'Église (τὰ τῶν ἐκκλησιῶν) dans la fameuse préface au cinquième livre². Cette interdépendance vaut pour le bien et pour le mal, c'est-à-dire qu'elle n'exclut pas qu'un développement négatif dans un domaine peut affecter aussi l'autre. Évidemment, c'est le cas chez les « mauvais empereurs », cas dans

1. De la bibliographie immense sur Eusèbe je ne cite que Friedhelm Winkelmann, *Euseb von Kaisareia. Der Vater der Kirchengeschichte*, Berlin, 1991, cf. surtout p. 9-15, où plusieurs voix critiques sur Eusèbe sont citées ; pour son rapport avec l'empereur, cf. surtout Timothy D. Barnes, *Constantine and Eusebius*, Cambridge, Ma., 1981.

2. *HE* 5, pr., 4 s.

lesquels les empereurs étaient de confession arienne ou de foi païenne. Jusqu'à la première moitié du v^e siècle, des critères assez reconnus se sont développés, et donc, avec la seule exception de Philostorge, les auteurs d'histoire ecclésiastique étaient passablement d'accord sur les normes de l'orthodoxie nicéenne et donc sur la question de savoir qui était un empereur bon ou mauvais.

Plus intéressants sont les cas dans lesquels les affaires de l'État et de l'Église ne se mouvaient pas parallèlement dans un mode positif ou négatif, mais dans lesquels il y avait des conflits entre un empereur « bon » et l'Église « juste », c'est-à-dire orthodoxe. Le cas le plus éminent de ce genre est celui de Jean Chrysostome¹. On ne peut pas comprendre l'histoire tragique de son avènement et de sa déchéance comme évêque de Constantinople sans tenir compte du rôle de la cour. Dans les siècles suivants de l'histoire byzantine, des conflits semblables devaient se répéter avec des variantes diverses, mais dans cette première grande rencontre eut lieu un aiguillage important pour le rapport entre Église et État, patriarche et empereur ou – pour employer des termes occidentaux – *sacerdotium et imperium*².

Nous disposons de quatre sources de première main, c'est-à-dire de quatre sources indépendantes les unes des autres. Le premier témoin est l'oraison funèbre tenue peu après la mort du saint par un adhérent fervent, transmise sous le nom de Martyrius d'Antioche. Ce texte n'est pas

1. Dans la recherche des dernières années on peut constater un intérêt fort pour Jean Chrysostome, cf. J. N. D. Kelly, *Golden Mouth. The Story of John Chrysostom – Ascetic, Preacher, Bishop*, London, 1995 ; Rudolf Brändle, Johannes Chrysostomus I, dans *RAC* 18, Stuttgart, 1998, col. 426-503 ; Id., *Johannes Chrysostomus. Bischof – Reformator – Märtyrer*, Stuttgart, 1999 ; Wendy Mayer et Pauline Allen, *John Chrysostom*, London, 2000. Néanmoins la monographie de Chrysostomus Baur, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, 2 vol., München, 1929-1930, reste indispensable.

2. La monographie classique est Francis Dvornik, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy. Origins and Background*, 2 vol., Washington, 1966.